

ALAIN

DIECKHOFF

La Nation dans
tous ses États

Les identités nationales
en mouvement



Champs essais

Extrait de la publication

ALAIN DIECKHOFF

La Nation dans tous ses États

Initialement publié en 2000, cet ouvrage défendait l'idée que la nation était une figure centrale de la modernité. Après l'éclatement de l'Union soviétique et de la Yougoslavie dans les années 1990, la décennie écoulée a confirmé cette hypothèse avec la montée des courants indépendantistes en Europe (Écosse, Flandre...) et la persistance dans le reste du monde de revendications nationalistes (Kurdistan, Tibet...). Vingt-cinq nouveaux États ont vu le jour au cours des vingt dernières années, signe éloquent de la vitalité du principe d'autodétermination. Une double perspective guide la réflexion d'Alain Dieckhoff : comprendre les ressorts cachés (sociaux, culturels) des dynamiques identitaires, du Kosovo à la Catalogne, de la Flandre à la Corse ; s'interroger sur la manière dont les sociétés peuvent répondre au défi du pluralisme national. Car aujourd'hui ni le libéralisme, ni le républicanisme, ni le multiculturalisme ne sont à la hauteur des enjeux. Seule la construction d'États démocratiques multinationaux serait à même de prévenir l'exacerbation des tentations sécessionnistes.

Directeur de recherche au CNRS et professeur à Sciences-Po Paris, **Alain Dieckhoff** est spécialiste du conflit israélo-arabe et de la politique comparée des nationalismes. Il a codirigé *Repenser le nationalisme* (Presses de Sciences-Po, 2006) et est notamment l'auteur de *Le Conflit israélo-arabe* (Armand Colin, 2011).

Nouvelle édition 2012

En couverture: Illustration originale d'après une photo © Jorg Greuel/Getty Images.

Flammarion

La Nation dans tous ses États

DU MÊME AUTEUR

- Les Espaces d'Israël. Essai sur la stratégie territoriale d'Israël*, Paris, Presses de Sciences Po, 1989.
- L'Invention d'une nation. Israël et la modernité politique*, Paris, Gallimard, 1993.
- Rescapés du Génocide. « L'action Musy », une opération de sauvetage de Juifs européens en 1944-1945*, Bâle et Francfort, Helbing & Lichtenhahn, 1995.
- L'Italie. Une nation en suspens* (en collaboration), Bruxelles, Complexe, 1995.
- Belgique. La force de la désunion* (direction), Bruxelles, Complexe, 1996.
- Israéliens et Palestiniens. L'épreuve de la paix*, Paris, Aubier, 1996.
- Nationalismes en mutation en Méditerranée orientale* (dir., avec Riva Kastoryano), Paris, CNRS Editions, 2002.
- Israéliens et Palestiniens. La guerre en partage* (dir., avec Rémy Leveau), Paris, Balland, 2003.
- La Constellation des appartenances. Nationalisme, libéralisme et pluralisme* (dir.), Paris, Presses de Sciences Po, 2004.
- Repenser le nationalisme. Théories et pratiques* (dir., avec Christophe Jaffrelot) Paris, Presses de Sciences Po, 2006.
- L'État d'Israël* (dir.), Paris, Fayard, 2008.
- Le Conflit israélo-arabe*, Paris, Armand Colin, 2011.

Alain DIECKHOFF

La Nation
dans tous ses États

Les identités nationales
en mouvement

Nouvelle édition 2012

Champs essais

Cet ouvrage a été publié sous la direction de
Perrine Simon-Nahum

© Flammarion, 2000
© Flammarion, 2012, pour la présente édition
ISBN : 978-2-0812-8385-5

Pour Milena

« Milena, quel nom riche et dense !
si riche, si plein qu'on peut
à peine le soulever ! »

Franz KAFKA

*À la mémoire d'Ernest Gellner (1925-1995),
qui a su prendre le nationalisme
intellectuellement au sérieux sans jamais se départir
d'un authentique humanisme*

AVANT-PROPOS *

Pendant toute la guerre froide, la question nationale qui avait si fortement marqué l'entre-deux-guerres était parvenue à se faire oublier à la faveur de l'affrontement idéologique bipolaire qui déchira le monde. Sans doute, la nation n'avait pas disparu de l'horizon politique, la décolonisation ayant été l'œuvre de mouvements de libération nationale. Mais la dimension proprement nationale était la plupart du temps masquée derrière une rhétorique marxisante et noyée dans un internationalisme de convenance¹. Cette stratégie de dissimulation était un passage obligé pour les communistes du tiers-monde, de la Chine à Cuba en passant par la Yougoslavie, mais n'épargnait pas les autres leaders de l'anticolonialisme. Nasser en Égypte comme les promoteurs syriens du Baas ne manquaient pas d'associer leur fougueux nationalisme à un « socialisme arabe » tout aussi vibrant qui se ramenait avant tout à l'étatisation de l'économie. La période de la guerre froide fut donc placée sous le signe d'une euphémisation du nationalisme.

Avec la chute du mur de Berlin, la scène change du tout au tout. L'abrupte fin de la lutte idéologico-militaire entre

* Je remercie la direction scientifique de Sciences Po ainsi que celle du Centre d'Études et de Recherches internationales pour le soutien constant qu'elles ont apporté aux recherches ayant abouti à la rédaction de cet ouvrage.

le « camp socialiste » et le « monde libre » rouvrent la question nationale sur le continent européen. Tandis que les Baltes reconquièrent leur indépendance, l'Allemagne s'engage avec célérité dans un processus de réunification. Ailleurs, en Yougoslavie comme dans le Caucase, l'affrontement des nationalismes prend une tournure violente. Brusquement, il n'est plus question que de revanche des nations et de réveil des nationalismes. Le discours ambiant, non dénué d'accents alarmistes, voit dans le retour de ce refoulé nationaliste un insupportable archaïsme, vision à l'évidence réductrice.

D'abord, parce qu'elle s'inscrit dans une perspective téléologique et linéaire du progrès qui devrait nécessairement conduire à l'inéluctable dépassement du nationalisme par les universalismes, celui de la démocratie libérale comme celui de l'idéal communiste. Cette croyance, déjà ancienne, a été cruellement démentie par l'exacerbation sans pareille des nationalismes au cours du XX^e siècle. Cela ne veut pas dire que le nationalisme soit éternel mais, à l'évidence, il faut se garder de l'enterrer trop vite, à l'instar de ce qu'ont fait de très nombreux rationalistes invétérés, libéraux comme socialistes.

Ne voir en lui qu'un tribalisme primitif égaré dans la modernité, c'est aussi s'interdire de comprendre que sa rémanence tient précisément à ce que, contrairement à l'opinion de ses contempteurs pressés, le nationalisme est bien une configuration centrale de la modernité, même s'il revêt parfois des formes odieuses. Comme idéologie et comme mouvement, le nationalisme a profondément marqué l'histoire des deux derniers siècles, pour le pire mais aussi pour le meilleur. Toute appréhension globale doit impérativement prendre en compte sa réelle pluralité.

Objet sociologique complexe, le nationalisme ne saurait être réduit à ses figures les plus extrémistes, les plus

hystériques, les plus homicides. Se concentrer sur ces expressions les plus saillantes (avec ses fortes composantes d'exclusion xénophobe et raciste) conduit inévitablement à une disqualification générale du nationalisme qui interdit d'en saisir les ressorts profonds. Or il est pour le moins douteux que le nationalisme eût pu nourrir des passions si profondes s'il n'avait été qu'un phénomène purement négatif. Comme principe d'affirmation de la spécificité historique, culturelle, sociale d'un peuple, le nationalisme a, au contraire, souvent eu une portée libératrice.

Qui niera que, pour les peuples polonais, juif, irlandais... l'engagement dans le combat national a relevé d'une impérieuse nécessité ? Opprimés, réprimés, massacrés, ils ne pouvaient surmonter leur vulnérabilité existentielle qu'en allant au bout de la logique nationale pour édifier un État qui leur donne enfin, par le biais de la souveraineté, la sûreté collective à laquelle ils aspiraient avec tant de vigueur. Gardons-nous donc de tout amalgame hâtif qui discréditerait en bloc le nationalisme. Comme l'écrit l'historien juif Simon Doubnov, qui paya pourtant de sa vie le déchaînement des haines nationalistes : « Les idéaux nationaux de Kossuth ou de Garibaldi sont-ils répréhensibles parce que des chauvinistes comme Schönerer et Wolf, Drumont et Rochefort agissent aussi au nom du nationalisme² ? » Un siècle plus tard, cette exhortation pourrait être remise au goût du jour sans rien perdre de sa force : « Les idéaux nationaux de Lech Walesa en Pologne ou d'Ibrahim Rugova au Kosovo seraient-ils condamnables parce que des démagogues populistes comme Gábor Vona, du parti Jobbik, en Hongrie, et Jean-Marie Le Pen se targuent d'être des nationalistes ? »

Configuration complexe, incluant des formes excessives mais aussi des variantes libérales, le nationalisme est

foncièrement polysémique, ce qui rend à mon sens très délicate la construction d'une théorie générale du nationalisme. Certains s'y sont essayés, souvent avec talent³. Pour ma part, je ne m'engagerai pas dans cette voie, préférant concentrer mon attention sur un phénomène plus circonscrit : l'universalisation du nationalisme. L'association des deux termes est *a priori* surprenante, le nationalisme étant un principe de défense du particularisme. Pourtant, cette idéologie de mobilisation de la spécificité a connu depuis deux siècles une prodigieuse diffusion, en Europe d'abord, puis progressivement sur les autres continents. D'europpéen, le club des États est devenu mondial. Si l'internationalisme prolétarien resta un rêve, l'universalisation du nationalisme devint, elle, une réalité qui n'a cessé depuis de produire des effets en cascade.

Une longue fréquentation du Proche-Orient, et plus spécialement d'Israël/Palestine, « terre sainte de nationalismes antagonistes », a certainement contribué à nourrir ma sensibilité à la question des identités nationales, de leur cristallisation et de leur développement tant idéologique que pratique, thèmes autour desquels mes travaux antérieurs ont tous tourné d'une façon ou d'une autre. Cet ouvrage constitue donc, à bien des égards, l'élargissement d'une préoccupation intellectuelle déjà ancienne, même si elle prend ici une ampleur nouvelle puisqu'elle est fondée sur une démarche comparative axée principalement sur les Europe et l'Amérique du Nord.

Son objectif est d'ouvrir des pistes de réflexion sur les nationalismes de dissociation, c'est-à-dire sur les mouvements nationalitaires⁴ qui agissent à l'intérieur d'un État constitué et réclament, au nom d'un groupe humain qualifié de « nation » et partageant certaines caractéristiques propres (histoire, culture, langue, passé commun, territoire...), l'autonomie politique, voire l'indépendance.

Ce nationalisme périphérique de rupture constitue la modalité la plus active du nationalisme contemporain, du Québec aux Balkans en passant par la Catalogne, la Flandre ou la Corse. Non que le nationalisme centraliste et unitaire, revendiqué avec force par les courants de l'extrême droite populiste (Front national, parti « libéral » autrichien...), ait disparu. Loin de là. Mais, alors que ces nationalismes s'inscrivent par définition dans le cadre étatique existant, les nationalismes de disjonction s'emploient à créer de nouveaux espaces politiques, et en cela ils contribuent à donner une nouvelle impulsion à la dissémination du nationalisme.

Ce phénomène, je tenterai d'en saisir les ressorts profonds, d'en scruter les manifestations avant d'examiner, dans un second temps, comment les États peuvent y répondre.

Première partie
L'APPEL DU NATIONALISME

I

LE NATIONALISME DANS LA MONDIALISATION

Au cours de la décennie 1990, nos atlas se sont enrichis de nouveaux États qui, pour la plupart, n'avaient jamais eu d'existence politique antérieure. De l'Ouzbékistan à l'Érythrée en passant par la Moldavie et la Slovénie, ce ne sont pas moins d'une vingtaine d'États qui ont vu le jour. Et encore, cette comptabilité qui ne prend en compte que le critère de la reconnaissance internationale ne donne qu'une image parcellaire et imparfaite d'une dynamique de revendication nationaliste beaucoup plus profonde.

Ici, un ministre-président flamand réclame pour la Belgique la mise en place du confédéralisme, que d'aucuns voient comme la dernière étape avant le démembrement final du pays. Là, le Premier ministre écossais, Alex Salmond, œuvre avec obstination pour l'indépendance de l'Écosse. Ailleurs, les souverainistes québécois continuent d'agir, malgré l'échec du second référendum en 1995, pour que la Belle Province accède à l'indépendance. Hors d'Occident, le phénomène est tout aussi notable, du Kurdistan turc comme irakien au Punjab indien, où des Sikhs luttent pour la création d'un État indépendant, le Khalistan – pays des purs. Cette effervescence nationaliste apparaît à beaucoup comme un phénomène régressif et anachronique.

Régressif parce que, en valorisant des identifications particulières, ce nationalisme met à mal la citoyenneté

politique comme allégeance suprême transcendant les appartenances spécifiques. Anachronique parce que l'expression de ces nationalismes semble aller à l'encontre d'un processus de mondialisation qui devrait, selon le sens commun, s'accompagner de l'émergence d'une authentique condition humaine, et donc d'un arasement des différences. Cette vision candide qui veut que la multiplication des échanges économiques, la constitution de réseaux de communication mondiaux, la diffusion d'une culture de masse standardisée conduisent à une dilution des spécificités nationales et à un effacement progressif des barrières entre les peuples mérite qu'on s'y attarde.

La perception optimiste de la mondialisation est, dans le fond, partagée par les néo-marxistes et les néo-libéraux. Même si les premiers déplorent les coûts sociaux de la globalisation économique, ils persistent à penser que « les démarcations nationales et les antagonismes entre peuples disparaissent de plus en plus avec le développement de la bourgeoisie, la liberté du commerce, le marché mondial, l'uniformité de la production industrielle et les conditions d'existence qu'ils entraînent¹ ». Quant aux seconds, ils voient, dans une perspective fonctionnaliste, l'émergence d'une économie de marché mondialisée comme un moyen de développer les interdépendances et les interactions et de faire naître une véritable communauté internationale autour d'intérêts partagés. Pourtant, le réel résiste obstinément à ces pronostics euphoriques et, loin d'être abolies, les frontières prolifèrent alors même que la mondialisation progresse. Comment expliquer ce paradoxe² ?

La ressemblance aiguisée la différence

On peut d'abord en réduire la portée en insistant sur la relativité de la mondialisation. Celle-ci est en effet

TABLE

<i>Avant-propos</i>	11
---------------------------	----

Première partie L'APPEL DU NATIONALISME

I. Le nationalisme dans la mondialisation	19
II. La nation comme communauté de culture.....	37
III. La culture, une affaire d'État	65
IV. Les séductions du nationalisme	93

Seconde partie LA MULTINATIONALITÉ : UN DÉFI POUR L'ÉTAT

V. La trinité imparfaite.....	139
VI. L'autonomie sans territoire	177
VII. Les territoires de l'autonomie	205
VIII. La tentation sécessionniste.....	231
Conclusion. L'avenir du pluralisme	265
<i>Annexe</i>	295
<i>Notes</i>	297
<i>Index des noms propres</i>	327
<i>Index des notions</i>	331

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHQN000639.N001
Dépôt légal : septembre 2012

Extrait de la publication